

# Conocimiento del Oriente

Paul Claudel

(Selección y traducción de textos por Miguel Ángel Flores)

## VILLE LA NUIT

Il pleut doucement, la nuit est venue. Le policier prend la tête, et, cessant de parler de l'époque où, marmiton lui-même dans le corps d'occupation, il vit le chef de bataillon installé dans le sanctuaire du Génie de la Longévité, il tourne à gauche. Le chemin que nous suivons est singulier: par une série de venelles, de passages, d'escaliers et de porternes, nous débouchons dans la tour du temple, qui, de ses bâtiments aux faîtes onglés, aux longues cornes angulaires, fait au ciel nocturne un cadre noir.

Un feu sourd émane du portique obscur. Nous pénétrons dans la salle.

L'autel est rempli d'encens, embrasé d'une clarté rouge; on ne voit point le plafond. Une grille de bois sépare l'idole de ses clients et de la table des offrandes où sont déposés des guirlandes de fruits et des bols de nourriture; on distingue vaguement le visage barbu du génat. Les prêtres, assis autour d'une table ronde, dînent. Contre le mur, un tambour, énorme comme un foudre, un grand gong en forme de pique. Deux cierges rouges, pareils à des pilastres carrés, se perdent dans la fumée et la nuit où flottent vaguement des banderolas.

En marche!

L'étroit boyau des rues où nous sommes engagés au milieu d'une foule obscure n'est éclairé que par les boutiques qui le bordent, ouvertes tout entières comme de profonds hangars. Ce sont des ateliers de menuiserie, de gravure, des échoppes de tailleurs, de cordonnières et de marchands de fourres; d'innombrables cuisines, d'où, derrière, l'étalage des bols pleins de nouilles ou de bouillons, s'échappe un cri de fritures; des enfoncements noirs où l'on entend un

## CIUDAD EN LA NOCHE

Llueve suavemente y anochece. El policía avanza, y deja de hablar de la época cuando, aprendiz de cocinero en el cuerpo de ocupación, vio al jefe del batallón instalado en el santuario del Genio de la Longevidad, gira hacia la izquierda. El camino que seguimos es singular: a través de una serie de callejuelas, de pasajes, de escaleras y de poternas, desembocamos en la explanada del templo, el cual con sus construcciones de remates angulados, con sus largos picos angulares, forma en el cielo nocturno, un marco negro.

Un fuego sordo emana de un pórtico oscuro. Penetramos en la sala.

La gruta está lleno de incienso, invadida por una claridad roja; no se ve el techo. Una reja de madera separa al ídolo de sus adoradores y de la mesa de ofrendas en donde se depositan guirnalda de frutas y escudillas de alimentos; vagamente se distingue el rostro barbudo del gigante. Los sacerdotes, sentados alrededor de una mesa redonda, cenan. Contra el muro, un tambor, enorme como un tonel, un gran gong en forma de as de espadas. Dos cirios rojos, como dos pilastras cuadradas, se pierden en el humo y en la noche en que flotan banderolas vagamente.

¡Adelante!

El estrecho pasillo de calles donde nos hemos metido en medio de una oscura muchedumbre está iluminado sólo por las tiendas que lo bordean, abiertas completamente como cobertizos profundos. Son talleres de carpintería, de grabado, sastrerías, zapaterías y peleterías; innumerables cocinas de donde, detrás de un mostrador de tazones llenos de tallarines o de caldo, se escapa una emanación de fritura; huecos oscuros donde se oye llorar a un niño;

enfant qui pleure; parmi des empilements de cercueiles, un feu de pipe; une lampe, d'un jet latéral, éclaire d'étranges fouillis. Aux coins des rues, au tournant des massifs petits ponts de pierre, derrière des barreaux de fer dans une inche, on distingue entre deux chandelles rouges des idoles naines. Après un long chemin sous la pluie, dans la nuit, dans la boue, nous nous trouvons soudain dans un cul-de-sac jaune qu'une grosse lanterne éclaire d'un feu brutal. Couleur de sang, couleur de peste, les hauts murs de la fosse où nous sommes sont badigeonnés d'une ocre si rouge qu'ils paraissent dégager eux-mêmes la lumière. Une porte fait sur notre droite un trou rond.

Une tour. Il ya encore la un temple.

C'est une salle ténébreuse d'où s'exhale une odeur de terre. Elle est garnie d'idoles, qui, des tours côtés de la pièce disposées sur deux files, brandissent des épées, des luths, des roses et des branches de corail: on nous dit que ce sont "les Années de la Vie humaine". Tandis que je cherche à reconnaître la vingt-septième, je suis resté le dernier, et, avant de partir, j'ai l'idée de regarder dans le recoin qui se trouve de l'autre coté de la porte. Un démon brun à quatre paires de bras, la face convulsée par la rage, s'y tient caché comme un assassin.

En marche! Les rues deviennent de plus en plus misérables, nous longeons de hautes palissades de bambous, et, en fin, franchissant la porte du Sud, nous tournons vers l'Est. Le chemin suit la base de la haute muraille crénelée. À l'autre main se creuse la profonde tranchée d'un arroyo. Nous voyons, au fond, les sampans éclairés par le feu des marmitas: un peuple d'ombres y grouille, pareil aux mânes infernaux.

Et c'est sans doute cette rive lamentable qui formait le terme obscurément proposé à notre exploration, car nous revenons sur nos pas. Cité des lanternes, nous voici derechef parmi le chaos de tes dix milles visages.

Si l'on cherche l'explication, la raison qui si complètement distingue de tous souvenirs la ville où nous cheminons, on est bientôt frappé de ce fait: il n'y a pas de chevaux dans les rues. La cité est purement humaine. Les Chinois observent ceci d'analogie à un principe de ne pas employer un auxiliaire animal et mécanique à la tâche qui peut faire vivre un homme. Cela explique l'étroitesse des rues, les escaliers, les ponts courbes, les maisons sans murs, les cheminements sinueux des venelles et des couloirs. La ville forme un tout cohérent, un gâteau industriel communiquant avec lui-même dans toutes ses parties, foré comme une forumilière. Quand la nuit vient, chacun se

entre une pila de fétros, la brasa de una pipa; una lámpara de resplandor lateral, ilumina extraños revoltijos. En las esquinas de las calles, en los recodos de pequeños y sólidos puentes de piedra, detrás de los barrotes de hierro en un nicho, se distinguen, entre dos candelas rojas, ídolos enanos. Después de una larga caminata bajo la lluvia de la noche, en el barro, nos encontramos de repente con un callejón sin salida amarillento que una gruesa linterna ilumina con fuego crudo. Color de sangre, color de peste, los altos muros de la fosa donde nos encontramos están enjalbegados de un ocre tan rojo que parece que ellos mismos emiten luz. A nuestra derecha una puerta es un agujero redondo.

Un patio. Allí también hay un templo.

Es una sala tenebrosa de la que exhala un olor a tierra. Está guarnecida por ídolos, que en los tres lados de la pieza, dispuestos en dos filas, blanden espadas, laúdes, rosas y ramas de coral: nos dicen que son "los Años de la Vida humana". Mientras busco reconocer a la vigésima séptima, me retraso, y, antes de partir, se me ocurre mirar al recodo que está del otro lado de la puerta. Un demonio de tez oscura con cuatro pares de brazos, el rostro convulsionado por la ira, se oculta allí como un asesino.

¡Adelante! Las calles se hacen cada vez más miserables, caminamos entre altas palizadas de bambú y, por último, franqueamos la puerta del sur, nos dirigimos hacia la del Este. El camino sigue la base de la alta muralla almenada. Al otro lado se abre la profunda zanja de un arroyo. Vemos al fondo los sampans iluminados por el fuego de las marmitas: hormiguea allí un pueblo de sombras como manes infernales.

Y sin duda esta ribera lamentable constituye el término oscuramente propuesto de nuestra exploración, pues volvemos sobre nuestros pasos. Ciudadela de lanternas, henos aquí de nuevo en el caos de tus diez mil rostros.

Si se busca la explicación, la razón que tan completamente distingue los recuerdos de la ciudad por donde caminamos, uno se impresiona por el siguiente hecho: no hay caballos en las calles. La ciudadela es totalmente humana. Los chinos observan algo análogo a un principio: no emplear un animal auxiliar o mecánico en la tarea que puede hacer realidad a un hombre. Esto explica la estrechez de las calles, las escaleras, los puentes curvos, las casas sin muros, los pasillos sinuosos de las callejuelas y de los corredores. La ciudad forma un todo coherente, un panal industrial que se comunica a sí mismo con todas sus partes, horadado como un hormiguero. Cuando cae la noche, cada uno toma su sitio. En el día no hay puertas, quiero decir, puertas que se

barricade. Le jour, il n'y a pas de portes, je veux dire pas de portes qu'on ferme. La porte n'a point ici de fonction officielle: ce n'est qu'une ouverture façonnée; pas de mur qui, par quelque fissure, ne puisse livrer passage à un être leste et mince. Les larges rues nécessaires aux mouvements généraux et sommaires d'une vie simplifiée et automatique ne sauraient se retrouver ici. Ce ne sont que des couloirs collecteurs, des passages ménagés.

Une fumerie d'opium. Le marché aux prostituées, les derniers remplissent le cadre de mon souvenir. La fumerie est un vaste vaisseau, vide de toute la hauteur de ses deux étages qui superposent leurs terrasses intérieures. La demeure est remplie d'une fumée bleue, on aspire une odeur de marron brûlé. C'est un parfum profond, puissant, macéré, chargé comme un coup de gong. Fumigation sépulcrale, elle établit entre notre air et le songe une atmosphère moyenne que le client de ces mystère inhale. On voit à travers le brouillard les feux des petites lampes à opium, telles que les âmes des fumeurs que vont arriver plus nombreux: maintenant il est trop tôt.

Sur d'étroits escabeaux, la tête casquée de fleurs et de perles, vetues d'amples blouses de soie et de larges pantalons brodés, immobiles et les mains sur les genoux. Les prostituées, telles que des bêtes à la foire, attendent dans la rue, dans le pêle-mêle et la poussée des passants. A côté des mères et vetues comme elles, aussi immobiles, des petites filles sont assises sur le même banc. Derrière, un brulot de pétrole éclaire l'ouverture de l'escalier.

Je passe, et j'emporte le souvenir d'une vie touffue, naïve, désordonnée, d'une cité à la fois ouverte et remplie, maison unique d'une famille multipliée. Maintenant, j'ai vu la ville d'autrefois, alors que libre de courants généraux l'homme habitait son essaim dans un désordre naïf. Et c'est, en effet, de tout le passé que j'eus l'éblouissement de sortir, quand, dans le tohu-bohu des brouettes et des chaises à porteur, au milieu des lépreux et des convulsionnaires franchissant la double poterne, je vis éclater les lampes électriques de la Concession.

[Janvier 1896]

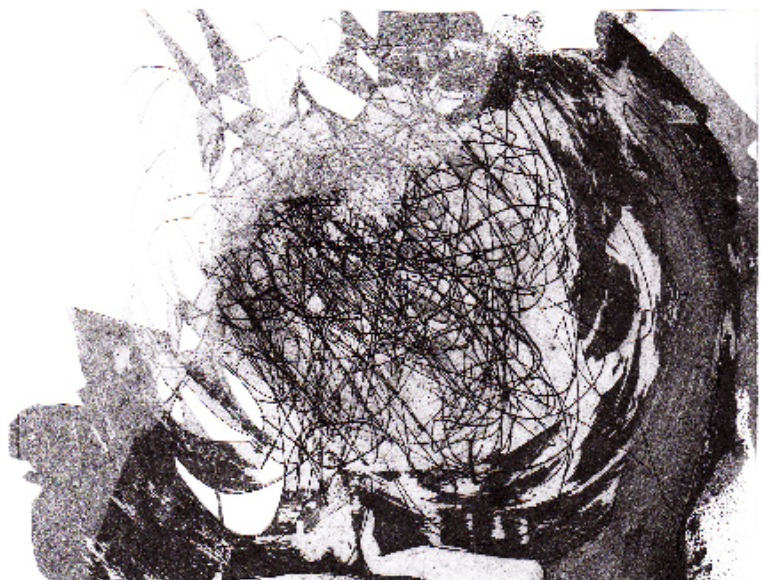
puedan cerrar. La puerta aquí no existe oficialmente: sólo se ha abierto una entrada; no hay muro que por alguna fisura pueda dejar pasar a un ser ágil y enjuto. Las largas calles necesarias para los movimientos generales y sumarios de una vida sencilla y automática, no se podrían encontrar aquí. Son sólo corredores comunicantes, pasajes reservados.

Un fumadero de opio, el mercado de las prostitutas, esto último llena el marco de mi recuerdo. El fumadero es un vasto navío, desnudo en la toda la altura de sus dos pisos que se superponen a sus terrazas interiores. La vivienda está llena de humo azul, se aspira un olor de castaña quemada. Es un profundo perfume, fuerte, macerado, pesado como golpe de gong. Fumigación sepulcral, que se forma entre nuestro aire y el sueño, una atmósfera media que el cliente de estos misterios inhala. A través de la bruma se ve el fuego de las pequeñas lámparas de opio, como las almas de los fumadores, que pronto llegarán en mayor número; aún es muy temprano.

Sobre estrechos taburetes, la cabeza coronada con flores y perlas, vestidos con amplias blusas de seda y largos pantalones bordados, inmóviles con las manos sobre las rodillas, las prostitutas, como animales en una feria, esperan en la calle entre el barullo y los empujones de los transeúntes. Junto a sus madres y vestidas como ellas, también inmóviles, las niñas están sentadas en la misma banca. Detrás, un quemador de petróleo ilumina la apertura de la escalera.

Paso y llevo el recuerdo de una vida farragosa, cándida, desordenada, de una ciudadela a la vez abierta y pletórica, casa única de una familia multiplicada. Ahora miro la ciudad de antaño, cuando libre de corrientes generales el hombre habitaba su enjambre en un desorden cándido. Y es, en efecto, de todo el pasado que tuve el deslumbramiento de salir, cuando, en el caos de carretillas y sillas de mano, en medio de los leprosos y los epilépticos que franqueaban el doble postigo, vi brillar las lámparas eléctricas de la Concesión.

[Enero 1896]



*Grabado 4* (detalle), de la serie *gente sola*,  
aguafuerte/aguatinta, 2005

Le banyan tire.

Ce géant ici, comme son frère de l'Inde, ne va pas ressaisir la terre avec ses mains, mais, se dressant d'un tour d'épaule, il emporte au ciel ses racines comme des paquets de chaînes. À peine le tronc s'est-il élevé de quelques pieds au-dessus du sol qu'il écarte laborieusement ses membres, comme un bras qui tire avant le faisceau de cordes qu'il a empoigné. D'un lent allongement le monstre qui hale se tend et travaille dans tous les attitudes de l'effort, si dur que la rude écorce éclate et que les muscles lui sortent de la peau. Ce sont des poussés droites, des flexions et des arcs-boutements, des torsions de reins et d'épaules, des détentes de jarret, des jeux de cric et de levier, des bras qui, en se dressant et en s'abaissant, semblent enlever le corps de ses jointures élastiques. C'est un noeud de pythons, c'est une hydre qui de la terre tenace s'arrache avec acharnement. On dirait que le banyan lève un poids de la profondeur et le maintient de la machine de ses membres tendus.

Honoré de l'humble tribu, il est, à la porte des villages, le patriarche revêtu d'un feuillage ténébreux. On a, à son pied, installé un fourneau à offrandes, et dans son cœur même et l'écartement de ses branches, un autel, une poupée de pierre. Lui, témoin de tout le lieu, possesseur du sol qu'il enferme du peuple de ses racines, demeure, et, où que son ombre se tourne, sois qu'il reste seul avec les enfants, sois qu'à l'heure où tout le village se réunit sous l'avancement tortueux de ses bois les rayons roses de la lune passant au travers des ouvertures de sa voûte illuminent d'un dos d'or le conciliabule, le colosse, selon la seconde à ses siècles ajoutée, persévère dans l'effort imperceptible.

Quelque part la mythologie honore les héros qui ont distribué l'eau à la région, et, arrachant un grand roc, délivré la bouche obstruée de la fontaine. Je vois debout dans la Banyan un Hercule végétal, immobile dans le monument de son labeur avec majesté. Ne serait-ce pas lui, le monstre enchaîné, qui vainc l'avare résistance de la terre, par qui la source sourd et déborde, et l'herbe pousse au loin, et l'eau est maintenue à son niveau dans la rizière? Il tire.

[Juin 1896]

El baniano se estira.

Aquí este gigante, como su hermano de la India, no va a asir la tierra con sus manos, pero al enderezarse con un giro de la espalda, eleva al cielo sus raíces como fardos de cadenas. El tronco apenas si se eleva algunos pies sobre el ras del suelo, despliega laboriosamente sus miembros, como un brazo que jala hacia el haz de cuerdas que empuña. Con un lento estiramiento el monstruo que jala se tensa y trabaja con todas las actitudes del esfuerzo, tan duro que la ruda corteza estalla y los músculos le salen de la piel. Estos empujes ascendentes, flexiones y arquitecivas, torsiones de riñones y espalda, relajamiento de talones, juegos de elevador y de palancas, de brazos que, al enderezarse y descender, parecen quitarle al cuerpo sus coyunturas elásticas. Es un nudo de pitones, es una hidra que de la tierra tenaz se desprende con obstinación. Se diría que el baniano levanta un peso desde la profundidad y lo sostiene con la maquinaria de sus miembros en tensión.

Honrado por la humilde tribu, es, a la entrada de las aldeas, el patriarca revestido con un follaje tenebroso. Se ha colocado, al pie de él, un repositorio de ofrendas, y en su corazón mismo, a lo ancho de sus ramas, un altar, una muñeca de piedra, y en su interior el domo de sus ramas. Él, testigo de todo el lugar, dueño del suelo que encierra del pueblo, permanece, y, adonde quiera que se proyecte su sombra, ya sea que se quede solo con los niños, o que a la hora en que toda la aldea se reúne bajo las salientes tortuosas de sus bosques, los rosados rayos de la luna que pasan a través de las aperturas de su bóveda iluminan con su resplandor dorado el conciliábulo, el coloso conforme el segundo añadido a sus siglos, persevera con imperceptible esfuerzo.

En alguna parte la mitología ha honrado a los héroes dadores de agua a una región, y que al arrancar una gran roca, libraron la boca obstruida de una fuente. Veo en el baniano de pie a un Hércules vegetal, inmóvil en el monumento de su labor con majestuosidad. ¿No sería acaso él, el monstruo encadenado que vence la avara resistencia de la tierra, por quien la fuente surge y se desborda, haciendo que la yerba se extienda a lo lejos, y el agua recobra ahora su nivel en el arrozal? Él se expande.

[Junio 1896]

C'est en vain que je vois les arbres toujours verts. Qu'une funèbre brume l'ensevelisse, ou que la longue sérénité du ciel l'efface, l'an n'est pas d'un jour moins près du fatal solstice. Ni ce soleil ne me déçoit, ni l'opulence au loin de la contrée; voici je ne sais quoi de trop calme, repos tel que le reveil est exclu. Le grillon à peine a commencé son cri qu'il s'arrête; de peur d'excéder parmi la plénitude qui est seul manque du droit de parler, et l'on dirait que seulement dans la solennelle sécurité de ces campagnes d'or il sois licite de pénétrer d'un pied nu. Non, ceci qui est derrière moi sur l'immense moisson ne jette plus la même lumière, et selon que le chemin m'emmène par la paille, sois qu'ici je tourne le coin d'une mare, sois que je découvre un village, m'éloignant du soleil, je tourne mon visage vers cette lune large et pâle qu'on voit pendant le jour.

Ce fut au moment de surtir des graves oliviers, ou je vis s'ouvrir devant moi la plaine radieuse jusque'aux barrières de la montagne, que le mot d'introduction me fut communiqué. O derniers fruits d'une saison condamnée! dans cet achèvement du jour, maturité suprême de l'année irrévocable. *C'en est fait.*

Les mains impatientes de l'hiver ne viendront point dépouiller la terre avec barbarie. Point de vents qui arrangent, point de coupantes gelées, point d'eaux qui noient. Mais plus tendrement qu'en mai, ou lorsque l'insatiable juin adhère à la source de la vie dans la possession de la douzième heure, le Ciel sourit à la Terre avec un ineffable amour. Voici, comme un coeur qui cède à un conseil continu, le consentement; le grain se sépare de l'épi, le fruit quitte l'arbre, la Terre fait petit à petit délaissement à la l'invincible solliciteur de tout, la mort desserre une main trop pleine! Cette parole qu'elle entend maintenant est plus sainte que celle du jour de ses noces, plus profonde, plus tendre, plus riche: *C'en est fait!* L'oiseau dort, l'arbre s'endort dans l'ombre qui l'atteint, le soleil au niveau du sol le couvre d'un rayon égal, le jour est fini, l'année est consommée. A la céleste interrogation cette réponse amoureusement *C'en est fait* est répondue.

[Octubre 1896]

Es inútil que vea los árboles de verde perenne. Ya sea que una funèbre bruma lo cubra o la extensa serenidad del cielo lo difumine, el año no está ni un día menos cerca del fatal solsticio. Ni este sol me desilusiona, ni la opulencia de la comarca a lo lejos; aquí hay una gran tranquilidad, un reposo tal que está excluido el despertar. El grillo apenas comenzado su canto se calla, por temor a excederse entre la plenitud que es esta falta de derecho a hablar, y se diría que sólo en la solemne seguridad de esas campiñas doradas le es lícito penetrar con pie descalzo. No, lo que está detrás de mí sobre la inmensa cosecha no arroja ya la misma luz, y ya sea que el camino me lleve por las espigas, o que aquí dé la vuelta por el recodo de un pantano, o que descubra una aldea, al alejarme del sol, levanto el rostro hacia a esa ancha y pálida luna que se ve durante el día.

Fue en el momento de salir de los graves olivos, donde vi abrirse ante mí la planicie radiante hasta los confines de la montaña, que la palabra de iniciación me fue comunicada. ¡Oh frutos postreros de una estación condenada! En este final del día, suprema madurez del año irrevocable. *Todo está consumado.*

Las manos impacientes del invierno no despojarán a la tierra con barbarie. Nada de vientos que destruyan, nada de cortantes heladas, nada de aguas que ahoguen. Pero con más ternura que en mayo, o cuando el junio insaciable se adhiere a la fuente de la vida, en la posesión de la doceava hora, el Cielo sonríe a la Tierra con inefable amor. He aquí, como un corazón que cede a un consejo continuo, el consentimiento; el grano se separa de la espiga, el fruto cae del árbol, la Tierra poco a poco se desembaraza de la inexorable exigencia de todo, la muerte abre una mano demasiado colmada! Esa palabra que ahora escucha es más santa que la del día de su boda, más profunda, más tierna, más rica: ¡*Todo está consumado!* El ave duerme, el árbol se duerme bajo la sombra que lo alcanza, el sol a ras del suelo lo cubre con un rayo igual, el día ha terminado, el año ha concluido. A la celeste interrogación, esta amorosa respuesta le responde *Todo está consumado.*

[Octubre 1896]

Par les deux fenêtré qui sont en face de moi, les deux fenêtres qui sont à ma gauche et les deux fenêtres qui sont à ma droite, je vois, j'entends d'une oreille et de l'autre tomber immensément la pluie. Je pense qu'il est un quart d'heure après midi: autour de moi, tout est lumière et eau. Je porte ma pluma à l'encrier, et jouissant de la sécurité de mon emprisonnement, intérieur, aquatique, tel qu'un insecte dans le milieu d'une bulle d'air, j'écris ce poème.

Ce n'est point de la bruine qui tombe, ce n'est point une pluie languissante et douteuse. La nue attrape de près la terre et descend sur elle serré et bourru, d'une attaque puissante et profonde. Qu'il fait frais, grenouilles, à oublier, dans l'épaisseur de l'herbe mouillée, la mare! Il n'est point à craindre que la pluie cesse; cela est copieux, cela est satisfaisant. Altéré, mes frères, à qui cette très merveilleuse rasade ne suffirait pas. La terre a disparu, la maison baigne, les arbres submergés ruissellent, le fleuve lui-même qui termine mon horizon comme une mer paraît noyé. Le temps ne me dure pas, et, tendant l'ouïe, non pas au déclenchement d'aucune heure, je médite le ton innombrable et neutre du psaume.

Cependant la pluie vers la fin du jour s'interrompt, et tandis que la nue accumulée prépare un plus sombre assaut, telle qu'Iris du sommet du ciel fondait tout droit au coeur des batailles, une noire araignée s'arrête, la tête en bas et suspendue par le derrière au milieu de la fenêtré que j'ai ouvert sur les feuillages et le Nord couleur de brou. Il ne fait plus clair, voici qu'il faut allumer. Je fais aux tempêtes la libation de cette goutte d'encre.

[1897]

## LE PIN

L'arbre seul, dans la nature, pour une raison typique, est vertical, avec l'homme.

Mais un homme se tient debout dans son propre équilibre, et les deux bras qui pendent, dociles, au long de son corps, sont extérieurs à son unité. L'arbre s'exhausse par un effort, et cependant qu'il s'attache à la terre par la prise collective de ses racines, les membres multiples et divergents, atténués jusqu'au tissu fragile et sensible des feuilles, par où il va chercher dans l'air même et la lumière son point d'appui, constituant non seulement son geste, mais son acte essentiel et la condition de sa stature.

Por las dos ventanas que están frente a mí, las dos que están a mi izquierda y las dos que están a mi derecha, veo y escucho con una y otra oreja la lluvia que cae torrencialmente. Creo que ya dieron las doce y cuarto del día: a mí alrededor todo es luz y agua. Mojo mi pluma en el tintero y gozando de la seguridad de mi enclaustramiento, interior, acuático, como un insecto en medio de una burbuja de aire, escribo este poema.

No cae una llovizna, no es una lluvia lánguida e incierta. La nube atrapa de cerca a la tierra y descende sobre ella, ceñida y con brusquedad, con un ataque vigoroso y profundo. ¡Que haga fresco, ranas, para olvidar, en la espesura de la yerba mojada, la charca! No hay que temer que la lluvia cese; cae copiosa y satisface. Alterado, hermanos míos, a quien este maravilloso trago no saciaría. La tierra ha desaparecido, la casa se baña, los árboles sumergidos emergen, el río que corta mi horizonte como un mar, parece ahogado. El tiempo no me dura y aprestando el oído, no al sonido de ninguna hora, medito el tono innumerable y neutro del salmo.

Sin embargo, la lluvia se interrumpe al final del día, y mientras que la nube acumulada prepara un asalto más sombrío, así como Iris de la cumbre del cielo penetraba de golpe en el corazón de las batallas, una negra araña se detiene, cabeza abajo y suspendida por detrás en medio de la ventana que abrí sobre los follajes y el Norte, color pardo. Está oscuro, hay que encender una luz. Yo hago a las tempestades la libación de esta gota de tinta.

[1897]

## EL PINO

Sólo el árbol en la naturaleza, por razones de tipo, es vertical como el hombre.

Pero un hombre se sostiene de pie en su propio equilibrio, y los dos brazos que cuelgan, dóciles, a lo largo de su cuerpo, son exteriores a su unidad. El árbol se eleva por un esfuerzo, y, sin embargo, se aferra a la tierra con el nudo colectivo de sus raíces, los miembros múltiples y divergentes, atenuados por el tejido frágil y sensible de las hojas, gracias a las cuales busca en el aire y la luz su punto de apoyo, constituyen no sólo su gesto, sino su acto esencial y la condición de su estatura.

La famille des conifères accuse un caractère propre. J'y aperçois non pas une ramification du tronc dans ses branches, mais leur articulation sur une tige qui demeure unique et distincte, et s'éténue en s'effilant. De quoi le sapin s'offre pour un type avec l'intersection symétrique de ses bois, et dont le schéma essentiel serait une droite coupée de perpendiculaires échelonnées.

Ce type comporte, suivant les différentes régions de l'univers, des variations multiples. La plus intéressante est celle de ces pins que j'ai étudiés au Japon.

Plutôt que la rigidité propre du bois, le tronc fait paraître une élasticité charnue. Sous l'effort du gros cylindre de fibres qu'elle enserre, la gaine éclate, et l'écorce rude, divisée en écailles pentagonales par de profondes fissures d'où suinte abondamment la résine, s'exfolie en fortes couches. Et si, par la souplesse d'un corps comme desossé, la tige cède aux actions extérieures qui, violents, l'assaillent, ou, ambiantes, la sollicitent, elle résiste par une énergie propre, et le drama inscrit au dessin tourmenté de ces axes est celui du combat pathétique de l'Arbre.

Tels, le long de la vieille route tragique du Tokkaido, j'ai vu les pins soutenir leur lutte contre les Puissances de l'air. En vain le vent de l'Océan les couche: agriffé de toutes ses racines au sol pierreux, l'arbre invincible se tord, se retourne sur lui-même, et comme un homme arc-bouté sur le système contrarié de sa quadruple articulation, il fait tête, et des membres que de tous côtés il allonge et replie, il semble s'accrocher à l'antagoniste, se rétablir, se redresser sous l'assaut polymorphe du monstre qui l'accable. Au long de cette plage solennelle, j'ai, ce sombre soir, passé en revue la rangée héroïque et inspecté tout les péripéties de la bataille. L'un s'abat à la renverse et tend vers le ciel la panoplia monstrueuse de hallebardes et d'écus qu'il brandit à ses poings d'hécatonchire; un autre, plein de plaies, mutilé comme à coups de poutre, et qui hérissé de tous côtés des échardes et des moignons, lutte encore et agite quelque faibles rameaux; un autre, qui semble du dos se maintenir contre la poussée, se rassoit sur le puissant contrefort de sa cuisses roider; et en fin j'ai vu les géants et les princes, qui, massifs, cambrés sur leurs reins musculeux, de l'effort géminé de leurs bras herculéens maintiennent d'un côté et de l'autre l'ennemi tumultueux qui les bat.

Il me reste à parler du feuillage.

Si, considérant les espèces qui se plaisent aux terres meubles, aux sols riches et gras, je les compare au pin, je découvre ces quatre caractères en elles: que la proportion de la feuille au bois est plus forte, que cette feuille est caduque

La familia de las coníferas acusa un carácter propio. En ésta no sólo percibo una ramificación del tronco en sus ramas, sino su articulación sobre un tallo que permanece único y distinto, y se extenua deshiliándose. Una de sus especies, el abeto, es típica por la intersección simétrica de sus ramas, y cuyo esquema esencial sería una recta de cortes perpendiculares escalonados.

Este tipo tiene según las diferentes regiones del universo variaciones múltiples. La más interesante es la de los pinos que estudié en Japón.

Más que la rigidez propia del bosque, el tronco presenta una elasticidad carnosa. La vaina estalla bajo el esfuerzo del corpulento cilindro de fibras que ciñe, y la áspera corteza, dividida en escamas pentagonales por profundas fisuras de donde rezuma abundante resina, se exfolia en gruesas capas. Y si, por la flexibilidad de un cuerpo sin esqueleto, el tallo cede a las acciones exteriores que, violentas, lo asedian, o, circundantes, lo solicitan, resiste con energía propia, y el drama inscrito en el dibujo atormentado de sus ejes es el del combate patético del árbol.

Así, a lo largo del viejo camino trágico de Tokkaido, he visto a los pinos sostener su lucha contra las potencias del aire. En vano el viento del océano los doblega: aferrados con todas sus raíces al suelo rocoso, el árbol invincible se retuerce, da vueltas sobre sí mismo, y como un hombre hecho arco bajo el sistema contrariado de su cuádruple articulación, se enfurece, y sus miembros, por todos sus costados se extiende y repliega, parece colgarse al antagonista, restablecerse, enfrentarse al asalto poliforme del monstruo que lo derriba. A lo largo de esta playa solemne, esta tarde sombría, pasé revista a la fila heroica e inspeccioné todas las peripecias de la batalla. Uno de ellos se dobla hacia atrás y tiende al cielo la panoplia monstruosa de alabardas y dardos que blandía con sus puños catastróficos; otro, cubierto de llagas, mutilado como a golpes de acero, erizado por todos lados de astillas y muñones, lucha aún y agita sus débiles ramas; otro más, que parece mantenerse de espaldas contra la fuerza que lo empuja, se afirma sobre el poderoso contrafuerte de su muslo endurecido; y en fin, vi a los gigantes y a los príncipes macizos, arqueados sobre sus riñones musculosos, con el esfuerzo de sus brazos hercúleos, sostienen de un lado y de otro al enemigo tumultuoso que los derriba.

Aún me falta hablar del follaje.

Si al considerar las especies que se complacen con las tierras móviles, con los suelos ricos y fértiles, las comparo con el pino, descubro en ellas sus cuatro caracteres: que la

que, plate, elle offre un envers et un endroit, et enfin que la frondaison, disposée sur les rameaux qui s'écartent en un point commun de la verticale, se compose en un bouquet unique. Le pin pousse dans des sols pierreux et secs; par suite, l'absorption des éléments dont il se nourrit est moins immédiate et nécessite de sa part une élaboration plus forte et plus complète, une activité fonctionnelle plus grande, et, si je puis dire, plus personnelle. Obligé de prendre l'eau par mesure, il ne s'élargit point comme un calice. Celui-ci, que je vois, divise sa frondaison, écarte de tous côtés ses manipules; au lieu de feuilles qui recueillent la pluie, ce sont des houppes de petits tubes qui plongent dans l'humidité ambiante et l'absorbent. Et c'est pourquoi, indépendant des saisons, sensible à des influences plus continues et plus subtiles, le pin montre un feuillage pérennel.

J'ai du coup expliqué son caractère aérien, suspendu, fragmentaire. Comme le pin prête aux lignes d'une contrée harmonieuse l'encadrement capricieux de ses bois pour mieux rehausser le charmant éclat de la nature il porte sur tout la tache de ses touffes singulieres: sur la gloire et puissance de l'Océan bleu dans le soleil, sur les moissons, et, interrompant le dessin des constellations ou l'aube, sur le ciel. Il incline ses terrasses au-dessous des bouissons d'azalées en flammes jusqu'à la surface des lacs bleus de gentiane, ou, par-dessus les murailles abruptes de la cité impériale, jusqu'à l'argent vert de l'herbe des canaux: et ce soir où je vis le Fuji comme un colosse et comme une vierge trôner dans les clartés de l'Infini, la houppette obscure d'un pin se juxtapose à la montagne couleur de tourterelle.

[1898]

#### LE RISQUE DE LA MER

Comme on ne peut manger, je remonte à la dunette, un morceau de pain dans la poche, et je joins, titubant, assourdi, souffleté, de violentes tenebres et le bruit sans lieu de la confusion. Séparant mes lèvres dans la nullité, j'y conduis une bouchée aveugle, mais bientôt, partant de la lueur de l'habitacle, mes yeux peu à peu habitués reconnaissent la forme du navire, et au delà, jusqu'aux limites de l'horizon rétréci, l'Élément en proie au Soufflé. Je vois dans le cirque noir errer les pâles cavaliers de l'écume. Il n'y a point autour de moi de solidité, je suis situé dans le chaos, je suis perdu dans l'intérieur de la Mort. Mon cœur est serré par le chagrin de la dernière heure. Ce n'est point une menace

proporción de la hoja en el bosque es más fuerte, que esta hoja es caduca, que, plana, ofrece un anverso y un reverso, y en fin, que la fronda dispuesta sobre el ramaje que se esparce desde un punto común de la vertical, se compone de un ramo único. El pino crece en suelos rocosos y secos, por consiguiente, la absorción de los elementos que lo nutren es menos inmediata y requiere, por su parte, una elaboración más fuerte y más completa, una mayor actividad funcional, y, por así decirlo, más personal. Obligado a tomar el agua con medida, no se ensancha como un cáliz. Éste, que ahora veo, divide su follaje, aparta por todos lados sus manipulos; en lugar de hojas que recolecten la lluvia, son ramilletes de pequeños tubos que se hunden en la humedad ambiental y la absorben. Por eso, al margen de las estaciones, sensible a las más continuas y sutiles influencias, el pino muestra un follaje perenne.

Explicué de un tirón su carácter aéreo, suspendido, fragmentario. Como el pino presta a las líneas de una comarca armoniosa el marco caprichoso de sus bosques, para realizar mejor el encantador estallido de la naturaleza, lleva sobre todo la mancha de sus matas singulares: sobre la gloria y potencia del océano azul en el sol, sobre las cosechas, e interrumpiendo el dibujo de las constelaciones o el alba, sobre el cielo. Inclina sus terrazas bajo arbustos de azaleas en llamas hasta la superficie de los lagos azules de gencianas, o por encima de las murallas abruptas de la ciudad imperial, hasta el verde plateado de la hierba de los canales: y esta tarde en que vi al Fuji como un coloso y como una virgen reinar en las claridades del infinito, la copa oscura de un pino se juxtapone a la montaña color de tórtola.

[1898]

#### EL RIESGO DEL MAR

Como no se puede comer, subo al puente de popa, un pedazo de pan en el bolsillo, y me sumo, titubeante, aturdido, abofeteado, a las violentas tinieblas y al ruido sin lugar de la confusión. Separando mis labios en la nulidad, conduzco a mi boca ciega un bocado ciego, pero muy pronto, partiendo del resplandor del habitáculo, mis ojos poco a poco habituados reconocen la forma del barco, y más allá, hasta los límites del horizonte cerrado, el Elemento sometido al Soplo. Veo en el circo negro errar a las pálidos caballerías de la espuma. No hay a mí alrededor consistencia, estoy en medio del caos, estoy perdido en el interior de la Muerte. A mi corazón lo oprime la pena de la última hora. No es



vers moi brandie; mais simplement je suis intrus dans l'inhabitable; j'ai perdu ma proportion, je voyage au travers de l'Indifférent. Je suis à la merci des élations de la profondeur et du Vent, la force du Vide; avec le bouleversement qui m'entoure aucun pacte, et la poignée d'âmes humaines que contient cet étroit vaisseau, comme un panier de son se dissiperait dans la matière liquide. Sur le sein de l'Abîme, que, prêt à m'engloutir, me circonviert avec la complicité de ces poids que je constitue, je suis maintenu par une fragile équation. Mais je descends, pressé d'échapper à la vision de tristesse, dans ma cabine, et me couche. Capa au vent, le bateau se lève à la lame, et parfois l'énorme machina, avec ses cuirasses et ses chaudières, et son artillerie, et ses soutes gorgées de charbon et de projectiles, se rassied tout entière sur la vague comme l'écuyère qui, prête à bondir, se ramasse sur les jarrets. Puis vient un petit calme, et j'entends bien loin au-dessous de mon oreille l'hélice continuer son bruit faible et domestique.

Mais le tour qui suit, avant qu'il ne finisse, voit entrer notre navire à ce port retiré que la montagne enclot comme un réservoir. Voici, de nouveau, la Vie! Touché d'une joie rustique, je me reprends au spectacle interrompu de cette exploitation fervent et drue qu'elle est, naïvement originale du fonds commun, cette opération assidue, multiple, entremêlée, par laquelle toutes choses existent ensemble. Dans le moment que nous affourchons nos ancres, le Soleil par les échancrures de la montagne qui l'occulte dirige sur la terre quatre jets d'un feu si dense qu'ils semblent une émission de sa substance même. Avant qu'il ne les relève verticalement le ciel illimité, le Roi, debout sur la crête ultime, le OEil de nos yeux, dans le miséricordieux exploitation de la Vision visible, à l'heure supreme avec majesté fait ostension de la distance et de la source. J'ai pour bienvenue cet adieu plus riche qu'une promesse! La montagne a revêtu sa robe d'hyacinthe, le violet, hymen de l'or et de la nuit. Je suis saisi d'une allégresse basse et forte. J'élève vers Dieu le remerciement de n'être point mort, et mes entrailles se dilatent dans la constatation de mon sursis.

Je ne boirai point, cette fois encore, l'Eau amère.

[Janvier 1899]

una amenaza que se blande contra mí; sino simplemente soy introducido en lo inhabitable; he perdido mi proporción, viajo a través de lo Indiferente. Estoy a merced de los impulsos de la profundidad y del Viento, la fuerza del Vacío; ante la conmoción que me rodea ningún pacto, y el puñado de almas humanas que contienen este estrecho navío, como una cesta sonora que se disolvería en la materia líquida. Sobre el seno del Abismo, que, presto a engullirme, me seduce con la complicitad de este peso que constituyo, soy ahora sostenido por una frágil ecuación. Pero desciendo, obligado a escapar a la visión de la tristeza, en mi camarote y me acuesto. Viento en popa, el barco trepa sobre la ola, y algunas veces la enorme máquina, con sus corazas y sus calderas, y su artillería, sus pañoles colmados de carbón y de projectiles, se aferra de nuevo todo entero sobre la ola como la amazona, que lista a saltar, se agarrara de las corvas. Luego viene una breve calma, y escucho muy lejos arriba de mi oreja a la hélice que continúa con su ruido débil y doméstico.

Pero al día siguiente, antes de que termine, veo entrar a nuestro barco en ese puerto retirado que la montaña encierra como un estanque. ¡He aquí, de nuevo, la Vida! Poseída por una alegría rústica, me vinculo al espectáculo interrumpido de esta explotación ferviente y copiosa que ella es, ingenuamente original del fondo común, esta operación asidua, múltiple, entremezclada, por la cual todas las cosas existen en conjunto. En el momento que echamos el ancla, el Sol por los pliegues de la montaña que lo oculta dirige sobre la tierra cuatro emisiones de un fuego tan denso que se parecen a la emisión de su sustancia misma. Antes de que las eleve verticalmente hacia el cielo ilimitado, el Rey, de pie sobre la cresta última, el Ojo de nuestros ojos, en la misericordiosa eclosión de la Visión visible, en la hora suprema con majestad hace ostentación de la distancia y de la fuente. ¡Doy mi bienvenida este adiós tan rico como una promesa! La montaña se ha cubierto con su túnica de jacinto, el violeta, himen de oro y de la noche. Me embarga una alegría profunda y fuerte. Elevo hacia Dios el agradecimiento de no estar muerto, y mis entrañas se dilatan en la constatación de mi aplazamiento.

No beberé una vez más esta Agua amarga. •

[Enero 1899]